

Victor, de la brigade mondaine

A silhouette of a person wearing a wide-brimmed hat, looking out over a sunset or sunrise over water. The background is a soft, blurred landscape with warm colors from the sun setting or rising over a body of water. The person's silhouette is dark against the lighter background.

Maurice
Leblanc

Victor, de la Brigade mondaine

[Pages de titre](#)

[Chapitre premier](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

[Page de copyright](#)

Maurice Leblanc

Victor, de la Brigade mondaine

Victor, de la Brigade mondaine, à qui le vol des Bons de la Défense nationale, le double assassinat du père Lescot et d'Élise Masson, et sa lutte opiniâtre contre Arsène Lupin, ont valu une telle renommée, était avant cette époque, un vieux policier, habile, retors, hargneux, insupportable, qui faisait son métier en amateur, quand « ça lui chantait » et dont la presse avait eu maintes fois l'occasion de signaler les procédés singuliers et la manière un peu trop fantaisiste. Le Préfet s'étant ému de certaines réclamations, voici la note confidentielle qui lui fut communiquée par M. Gautier, directeur de la Police judiciaire, lequel ne manquait jamais de soutenir son subordonné.

« L'inspecteur Victor, de son vrai nom Victor Hautin, est le fils d'un Procureur de la République, mort à Toulouse, il y a quarante ans. Victor Hautin a passé une partie de sa vie dans les colonies. Excellent fonctionnaire, chargé des missions les plus délicates et les plus périlleuses, il fut souvent déplacé à la suite de plaintes portées contre lui par des maris dont il séduisait les femmes, ou des pères dont il enlevait les filles. Ces scandales l'empêchèrent de prétendre aux postes élevés de l'administration.

« Plus calme avec les années, ayant hérité une jolie fortune, mais désireux d'occuper ses loisirs, il se fit recommander à moi par un de mes cousins résidant à Madagascar, qui tenait Victor Hautin en grande estime. De fait, malgré son âge, malgré son indépendance excessive et son caractère ombrageux, c'est un auxiliaire précieux, discret, sans ambition, peu soucieux de réclame, et dont j'apprécie vivement les services. »

À parler franc, lorsque fut rédigée cette note, la renommée de Victor n'excédait pas le cercle restreint de ses chefs et de ses collègues. Il fallut, pour le mettre en évidence, qu'apparût brusquement en face de lui cet extraordinaire, ce formidable personnage d'Arsène Lupin, qui allait donner à la ténébreuse affaire des Bons de la Défense, sa signification et son intérêt spécial. On dirait que les qualités déjà remarquables du vieil inspecteur furent soudain portées à leur maximum par le prodigieux adversaire que lui opposaient les circonstances.

C'est la lutte sournoise, ardente, implacable, haineuse, qu'il poursuivit, dans l'ombre d'abord, puis en pleine clarté, et c'est le coup de théâtre inattendu à quoi cette affaire aboutit, qui, tout en ajoutant encore au prestige de Lupin, rendirent célèbre, dans le monde entier, le nom de Victor, de la Brigade mondaine.

Chapitre premier

Il court. il court, le furet...

1

Ce fut bien par hasard que Victor, de la Brigade mondaine, entra, cet après-midi de dimanche, au Ciné-Balthazar. Une filature manquée l'avait fait échouer, vers quatre heures, sur le populeux boulevard de Clichy. Pour échapper à l'encombrement d'une fête foraine, il s'était assis à la terrasse d'un café, et, parcourant des yeux un journal du soir, il avait lu cet entrefilet :

« On affirmait ces jours-ci que le fameux cambrioleur Arsène Lupin, qui, après quelques années de silence, fait beaucoup parler de lui actuellement aurait été vu mercredi dernier dans une ville de l'Est. Des inspecteurs ont été envoyés de Paris. Une fois de plus il aurait échappé à l'étreinte de la police. »

« Salaud ! » avait murmuré Victor, en policier rigide qui considère les malfaiteurs comme autant d'ennemis personnels, et s'exprime à leur égard en termes dépourvus d'aménité.

C'est alors que, d'assez mauvaise humeur, il s'était réfugié au cinéma, où se donnait, en seconde matinée, un film très couru d'aventures

policières. On le plaça aux fauteuils de balcon, sur le côté. L'entracte tirait à sa fin. Victor maugréait, furieux maintenant de sa décision. Que venait-il faire là ? Il allait repartir et se levait déjà, lorsqu'il aperçut, seule dans une loge de face, donc à quelques mètres de lui, une femme très belle, au visage pâle et aux bandeaux roux d'un reflet fauve. Elle était de ces admirables créatures vers qui tous les regards sont attirés, bien que celle-ci ne cherchât à capter l'attention ni par sa façon de se tenir ni par le moindre geste de parade.

Victor resta. Avant que la nuit brusque ne tombât dans la salle, il eut le temps d'enregistrer le reflet fauve des bandeaux et l'éclat métallique de deux yeux clairs, et, sans se soucier que le film l'ennuyât avec ses péripéties extravagantes, il patienta jusqu'au bout.

Non pas qu'il fût encore à l'âge où l'on se croit capable de plaire. Non. Il connaissait fort bien son âpre figure, son air peu aimable, sa peau rugueuse, ses tempes grisonnantes, bref cet ensemble revêche d'ancien adjudant de cavalerie qui aurait dépassé la cinquantaine, et qui chercherait à faire de l'élégance avec des vêtements trop ajustés à la taille et sentant la confection. Mais la beauté féminine était un spectacle dont il ne se lassait pas et qui lui rappelait les meilleures émotions de sa vie. En outre, il aimait son métier, et certaines visions lui imposaient le désir de discerner ce qu'elles cachaient de mystérieux, de tragique, ou même, parfois, d'infiniment simple.

Quand la lumière jaillit de nouveau et que la dame fut debout, en pleine clarté, il constata qu'elle était de haute taille, d'une grande distinction, et fort bien habillée, considérations qui ne firent que le

stimuler. Il voulait voir, et il voulait savoir. Donc, il la suivrait, autant par curiosité que par intérêt professionnel. Mais, au moment où il commençait à se rapprocher, il se produisit, au-dessous du balcon, parmi la masse des spectateurs qui s'écoulaient, un tumulte soudain. Des cris s'élevaient. Une voix d'homme hurla :

« Au voleur ! Arrêtez-la ! Elle m'a volé ! »

La dame élégante se pencha sur l'orchestre. Victor se pencha aussi. En bas, dans le passage central, un jeune homme, petit et gros, gesticulait, la figure contractée, et se démenait furieusement pour fendre les rangs pressés qui l'entouraient. La personne qu'il essayait d'atteindre et de désigner de son doigt tendu devait être assez loin, car ni Victor, ni aucun des spectateurs ne remarquèrent qu'une femme courût et tâchât de se sauver. Cependant, il vociférait, haletant, dressé sur la pointe des pieds, avançant à coups de coudes et d'épaules :

« Là-bas !... là-bas !... elle franchit les portes... des cheveux noirs... un vêtement noir... une toque... »

Il suffoquait, incapable de donner un renseignement qui permît d'identifier la femme. À la fin, il bouscula les gens avec une telle violence qu'il réussit à se frayer un chemin et à bondir dans le hall d'entrée, jusqu'aux baies des grandes portes ouvertes.

C'est là que Victor, qui n'avait pas attendu plus longtemps pour descendre l'étage du balcon, le rejoignit et l'entendit qui proférait encore :

« Au voleur ! arrêtez-la ! »

Dehors crépitaient tous les orchestres de la fête foraine, et l'ombre du soir naissant s'illuminait d'une clarté toute vibrante de poussière. Affolé, ayant sans doute perdu de vue la fugitive, le jeune homme, deux ou trois secondes immobile sur le trottoir, la cherchait des yeux, à droite, à gauche, en face. Puis, brusquement, il dut l'apercevoir et courut vers la place Clichy, se glissant au milieu des autos et des tramways.

Il ne criait plus, maintenant, et filait très vite, en sautant parfois comme s'il espérait surprendre de nouveau, parmi les centaines de promeneurs, celle qui l'avait volé. Cependant, il avait l'impression que, depuis le cinéma, quelqu'un courait également, presque à ses côtés, et cela devait l'encourager, car il redoublait de vitesse.

Une voix lui dit :

« Vous la voyez toujours ?... Comment diable pouvez-vous la voir ?... »

Essoufflé, il murmura :

« Non... je ne la vois plus. Mais elle a sûrement pris cette rue-là... »

Il s'engageait dans une rue bien moins fréquentée, où il eût été impossible de ne pas discerner une femme qui eût marché à une allure plus rapide que les autres promeneuses.

À un carrefour, il ordonna :

« Prenez la rue de droite... moi, celle-ci. On se retrouvera au bout... Une petite brune, habillée de noir... »

Mais il n'avait pas fait vingt pas dans la rue choisie par lui qu'il s'appuya contre le mur, hors d'haleine, chancelant, et il se rendit compte, seulement alors, que son compagnon ne lui avait pas obéi, et qu'il le soutenait cordialement dans sa défaillance.

« Comment ! comment ! dit-il avec colère, vous voilà encore ? Je vous avais pourtant recommandé... »

– Oui, répondit l'autre, mais, depuis la place Clichy, vous avez vraiment l'air d'aller au hasard. Il faut réfléchir. J'ai l'habitude de ces histoires-là. On va quelquefois plus vite sans bouger. »

Le jeune homme observa cet obligeant personnage, qui, chose étrange, malgré son apparence âgée, ne semblait même pas essoufflé par sa course.

« Ah ! dit-il, d'un air maussade, vous avez l'habitude ?... »

– Oui, je suis de la police... Inspecteur Victor... »

– Vous êtes de la police ?... répéta le jeune homme, distraitement, les yeux fixes. Je n'ai jamais vu des types de la police. »

Était-ce un spectacle agréable pour lui, ou désagréable ? Il tendit la main à Victor et le remercia.

« Au revoir... Vous avez été très aimable... »

Il s'éloignait déjà. Victor le retint.

« Mais cette femme ?... cette voleuse ?... »

– Aucune importance... je la retrouverai...

– Je pourrais vous être utile. Donnez-moi donc quelques renseignements.

– Des renseignements ? Sur quoi ? Je me suis trompé. »

Il se mit à marcher plus vite. L'inspecteur l'escortait du même pas rapide, et, à mesure que l'autre semblait plus désireux de rompre l'entretien, il s'accrochait davantage à lui. Ils ne parlaient même plus. Le jeune homme paraissait pressé d'atteindre un but qui n'était cependant pas la capture de la voleuse, puisqu'il allait visiblement à l'aventure.

« Entrons ici », dit l'inspecteur qui le dirigeait par le bras vers un rez-de-chaussée marqué d'une lanterne rouge avec ces mots : « Poste de Police ».

« Ici ? Mais pour quoi faire ? »

– Nous avons à causer, et, en pleine rue, ce n'est pas commode.

– Vous êtes fou ! Fichez-moi donc la paix !... protestait l'inconnu.

– Je ne suis pas fou, et je ne vous ficherais pas la paix », riposta Victor, d'autant plus acharné qu'il enrageait d'avoir abandonné ses

manœuvres autour de la jolie dame du cinéma.

L'inconnu résista, lança un coup de poing, en reçut deux, et, finalement, vaincu, dompté, fut poussé dans une salle où se trouvaient réunis une vingtaine d'agents en uniforme.

« Victor, de la Brigade mondaine, annonça l'inspecteur en entrant. J'ai quelques mots à dire à monsieur. Ça ne vous dérange pas, brigadier ? »

À l'annonce de ce nom de Victor, célèbre dans les milieux de police, il y eut un mouvement de curiosité. Le brigadier se mit aussitôt à sa disposition, et Victor lui expliqua brièvement l'affaire. Le jeune homme, lui, s'était effondré sur un banc.

« Fourbu, hein ? s'écria Victor. Mais aussi, pourquoi couriez-vous comme un dératé ? Votre voleuse, vous l'aviez perdue de vue tout de suite. Alors, quoi, c'est donc que vous vous sauviez ? »

L'autre se rebiffa :

« Mais enfin, est-ce que ça vous regarde ? J'ai bien le droit de courir après quelqu'un, que diable ?

– Vous n'avez pas le droit de faire du scandale dans un lieu public, pas plus qu'on n'a le droit, en chemin de fer, de tirer le signal d'alarme sans une raison sérieuse. . .

– Je n'ai fait de mal à personne.

– Si, à moi. J'étais sur une piste fort intéressante. Et puis, flûte ! vos papiers...

– Je n'en ai pas. »

Ce ne fut pas long. Avec une prestesse plutôt brutale, Victor fouilla le veston du captif, s'empara de son portefeuille, l'examina, et murmura :

« C'est votre nom, Alphonse Audigrand ? Alphonse Audigrand... vous connaissez ça, brigadier ? »

Celui-ci conseilla :

« On peut téléphoner... »

Victor décrocha l'appareil, demanda la Préfecture, attendit, puis reprit :

« Allô... La Police judiciaire, s'il vous plaît... Allô, c'est vous, Lefébure ? Ici, Victor, de la mondaine. Dites donc, Lefébure, j'ai sous la main un sieur Audigrand qui ne me semble pas très catholique. Est-ce un nom qui vous dit quelque chose ? Hein ? Quoi ? Mais oui, Alphonse Audigrand... Allô... Un télégramme de Strasbourg ? Lisez-moi ça... Parfait... Parfait... Oui, un petit gros, avec des moustaches tombantes... Nous y sommes... Qu'est-ce qui est de service dans les bureaux ? Hédouin ? l'inspecteur principal ? Mettez-le au courant et qu'il vienne chercher notre homme au poste de la rue des Ursins. Merci. »

Ayant raccroché, il se tourna vers Audigrand et lui dit :

« Vilaine affaire ! Employé à la Banque centrale de l'Est, tu as disparu depuis jeudi dernier, jour du vol des neuf Bons de la Défense nationale. Un joli coup de neuf cent mille francs ! Et c'est évidemment ce magot-là qu'on t'a barboté tout à l'heure, au cinéma. Qui ? Qu'est-ce que c'est que ta voleuse ? »

Audigrand pleurait, sans force pour se défendre, et il avoua stupidement :

« Je l'ai rencontrée avant-hier, dans le métro... Hier on a déjeuné et dîné ensemble. Deux fois elle a remarqué que je cachais une enveloppe jaune dans ma poche. Aujourd'hui, au cinéma, elle était tout le temps penchée sur moi, à m'embrasser... »

– L'enveloppe contenait les Bons ?

– Oui.

– Le nom de la femme ?

– Ernestine.

– Ernestine, quoi ?

– Je ne sais pas.

– Elle a de la famille ?

– Je ne sais pas.

– Elle travaille ?

– Dactylographe.

– Où ?

– Dans un dépôt de produits chimiques.

– Situé ?

– Je ne sais pas. On se rejoignait aux environs de la Madeleine. »

Il sanglotait à tel point qu'il devenait impossible de le comprendre. Victor, qui n'avait pas besoin d'en savoir davantage, se leva, s'entendit avec le brigadier pour qu'aucune précaution ne fût négligée et rentra dîner.

Pour lui, le sieur Audigrand ne comptait plus. Il regrettait même de s'en être occupé et d'avoir perdu contact avec la dame du cinéma. La belle créature, et si mystérieuse ! Pourquoi diable cet imbécile d'Audigrand s'était-il interposé stupidement entre elle et Victor, qui prisait tellement les jolies inconnues et se passionnait à déchiffrer le secret de leur existence ?

2

Victor habitait, dans le quartier des Ternes, un petit logement confortable où le servait un vieux domestique. Ayant une certaine fortune, de caractère très indépendant, voyageur passionné, il en prenait fort à son aise avec la Préfecture, où on le tenait en haute

estime, mais où on le considérait comme un original, et plutôt comme un collaborateur occasionnel que comme un employé soumis aux règles ordinaires. Si telle affaire l'ennuyait, rien au monde, ni ordre, ni menace, ne l'eût contraint à la poursuivre. Si telle autre lui disait quelque chose, il s'en emparait, la poussait à fond, et en apportait la solution au directeur de la Police judiciaire dont il était le protégé. Et l'on n'entendait plus parler de lui.

Le lendemain lundi, il lut dans son journal le récit de l'arrestation, racontée par l'inspecteur principal Hédouin avec un luxe de détails qui l'horripila, car il estimait qu'une bonne police doit être faite discrètement, et il eût certainement passé à d'autres exercices si ce même journal, évoquant le passage d'Arsène Lupin dans une ville de l'Est, ne lui avait appris que cette ville n'était autre que Strasbourg. Or, les Bons avaient été volés à Strasbourg ! Simple coïncidence, évidemment, puisqu'il ne pouvait y avoir aucun rapprochement entre cet imbécile d'Audigrand et Arsène Lupin. Mais, tout de même...

Aussitôt il explora les annuaires, fit, l'après-midi, une enquête sur les maisons de produits chimiques, et fouilla le quartier de la Madeleine. Ce n'est qu'à cinq heures qu'il découvrit qu'il y avait une nommée Ernestine, dactylographe au Comptoir commercial de Chimie, rue du Mont-Thabor.

Il téléphona au directeur et les réponses qui lui furent faites l'incitèrent à une visite immédiate au Comptoir. Il s'y rendit en hâte.

Les bureaux se composaient de petites pièces où la place manquait, et que séparaient les unes des autres de légères cloisons. Introduit dans le cabinet du directeur, il s'y heurta dès l'abord à de vives protestations.

« Ernestine Peillet, une voleuse ! Ce serait elle l'aventurière dont j'ai lu la fuite dans les journaux de ce matin ? Impossible, monsieur l'inspecteur. Les parents d'Ernestine sont très honorables. Elle vit chez eux... »

– Pourrais-je lui poser quelques questions ?

– Si vous y tenez... »

Il sonna le garçon de bureau.

« Appelez donc M^{lle} Ernestine. »

Une menue personne se présenta, discrète d'allure, assez gentille, avec le visage crispé de quelqu'un qui, en prévision des pires événements, s'est composé une attitude inflexible.

Cette pauvre façade s'écroula du premier coup, lorsque Victor lui eut demandé de son air rébarbatif, ce qu'elle avait fait de l'enveloppe jaune dérobée la veille à son compagnon de cinéma. Sans plus de résistance que le sieur Audigrand, elle défaillit, s'écroula sur une chaise, pleura, bégaya :

« Il a menti... J'ai vu une enveloppe jaune par terre... Je l'ai ramassée et, c'est ce matin, par le journal, que j'ai su qu'il m'accusait... »

Victor tendit la main.

« L'enveloppe ? Vous l'avez sur vous ?

– Non. Je ne savais où retrouver ce monsieur. Elle est là, dans mon bureau, près de la machine à écrire.

– Allons-y », dit Victor.

Elle le précéda. Elle occupait un recoin, entouré d'un grillage et d'un paravent. Elle souleva, sur le bout de la table, un paquet de lettres, et sembla surprise. D'un geste fiévreux, elle éparpilla les papiers.

« Rien, fit-elle, stupéfaite. Elle n'y est plus.

– Que personne ne bouge, ordonna Victor à la dizaine d'employés qui s'empressaient autour d'eux. Monsieur le directeur, quand je vous ai téléphoné, vous étiez seul dans votre bureau ?

– Je crois... ou plutôt non... je me souviens que la comptable se trouvait avec moi, M^{me} Chassain.

– En ce cas, certains mots ont pu la renseigner, précisa Victor. Deux fois, durant notre communication, vous m'avez désigné comme inspecteur et vous avez prononcé le nom de M^{lle} Ernestine. Or, M^{me} Chassain savait, comme tout le monde, par les journaux, que l'on suspectait une demoiselle Ernestine. M^{me} Chassain est ici ? »

Un des employés répondit :

« M^{me} Chassain s'en va toujours à six heures moins vingt pour prendre le train de six heures. Elle habite Saint-Cloud.

– Était-elle partie quand j'ai fait appeler la dactylographe à la direction, il y a dix minutes ?

– Pas encore.

– Vous l'avez vue partir, mademoiselle ? demanda Victor à la dactylographe.

– Oui, répliqua M^{lle} Ernestine, elle remettait son chapeau. Nous causions, à ce moment-là, elle et moi.

– Et c'est à ce même moment que, appelée à la direction, vous avez jeté l'enveloppe jaune sous ces papiers ?

– Oui. Jusqu'alors, je la gardais dans mon corsage.

– Et M^{me} Chassain a pu voir votre geste ?

– Je le suppose. »

Victor, ayant consulté sa montre, recueillit quelques détails sur la dame Chassain, une dame de quarante ans, rousse, épaisse, cuirassée dans un sweater vert pomme, puis il quitta le Comptoir.

En bas, il croisa l'inspecteur principal Hédouin qui avait recueilli, la veille, Alphonse Audigrand, et qui s'écria, confondu :

« Comment, vous voilà déjà, Victor ? Vous avez vu la maîtresse d'Audigrand ?... la demoiselle Ernestine ?... »

– Oui, tout va bien. »

Sans plus s'attarder, il prit un taxi, et arriva juste pour le train de six heures. Du premier coup d'œil, il constata que, dans la longue voiture où il prenait place, aucune dame ne portait de sweater vert pomme.

Le train partit.

Tous les voyageurs qui l'entouraient lisaient les journaux du soir. Près de lui, deux d'entre eux causèrent de l'enveloppe jaune et de l'affaire des Bons, et il se rendit compte encore à quel point les moindres détails en étaient déjà connus.

En quinze minutes, on arrivait à Saint-Cloud. Tout de suite, Victor s'entretint avec le chef de gare, et la sortie des voyageurs fut surveillée.

Ils étaient nombreux à ce train-là. Lorsqu'une dame rousse, dont le sweater vert pomme apparaissait entre les pans d'un manteau gris, voulut passer, son carnet d'abonnement à la main, Victor lui dit tout bas :

« Veuillez me suivre, madame... Police judiciaire... »

La dame eut un sursaut, murmura quelques paroles, et accompagna l'inspecteur et le chef de gare qui la fit entrer dans son bureau.

« Vous êtes employée au Comptoir commercial de Chimie, lui dit Victor, et vous avez emporté par mégarde une enveloppe jaune que la dactylographe Ernestine avait laissée près de sa machine à écrire. . .

– Moi ? dit-elle, assez calme. Il y a erreur, monsieur.

– Nous allons être contraints. . .

– De me fouiller ? Pourquoi pas ? Je suis à votre disposition. »

Elle montrait une telle assurance qu'il hésita. Mais, d'autre part, innocente, ne se fût-elle pas défendue ?

On la pria de passer dans une pièce voisine avec une employée de la gare.

L'enveloppe jaune ne fut pas trouvée sur elle, et aucun Bon de la Défense.

Victor ne se démonta pas.

« Donnez-moi votre adresse », lui dit-il sévèrement.

Un autre train arrivait de Paris. L'inspecteur principal Hédouin en descendit rapidement et se heurta aussitôt à Victor, lequel débita tranquillement :

« La dame Chassain a eu le temps de mettre l'enveloppe en sûreté. Si on n'avait pas bavardé hier soir à la Préfecture devant les journalistes, le public n'aurait pas connu l'existence de cette enveloppe jaune

contenant une fortune, la dame Chassain n'aurait pas eu l'idée de la chaparder, et je l'aurais cueillie, moi, dans le corsage d'Ernestine. Voilà ce que c'est que de faire de la police sur la place publique. »

Hédouin se rebiffa. Mais Victor acheva :

« Je résume. Audigrand, Ernestine, Chassain... en vingt-quatre heures, trois amateurs successifs du magot éliminés... Passons au quatrième. »

Un train s'en allait à Paris. Il y prit place, laissant sur le quai, et fort ébaubi, son supérieur, l'inspecteur principal Hédouin.

3

Dès le mardi matin, Victor, toujours bien sanglé dans son veston, qui avait plutôt l'air d'un ancien dolman, commença en auto – il possédait un modeste cabriolet à quatre places – une enquête minutieuse à Saint-Cloud.

Il s'appuyait sur ce raisonnement. La dame Chassain, détentrice de l'enveloppe jaune, la veille lundi, de six heures moins vingt à six heures quinze, n'a pas pu déposer un objet de cette importance au premier endroit venu. Logiquement, elle a dû le remettre à quelqu'un. Où a-t-elle pu rencontrer ce quelqu'un, sinon durant le trajet de Paris à Saint-Cloud ? L'enquête devait donc porter sur les personnes qui avaient effectué ce trajet dans le même compartiment qu'elle, et en

particulier sur celles avec qui la dame Chassain était en relation de confiance.

La dame Chassain, que Victor alla voir, inutilement d'ailleurs, demeurait chez sa mère, depuis un an qu'elle avait introduit une instance en divorce contre son mari, quincaillier à Pontoise. La mère et la fille, qui jouissaient d'une excellente réputation n'admettaient dans leur intimité que trois vieilles amies, dont aucune n'avait été la veille à Paris. D'un autre côté, l'aspect revêché de la dame Chassain ne permettait pas qu'on la soupçonnât d'inconduite.

Le mercredi, les investigations de Victor ne furent pas plus heureuses. Cela devenait inquiétant. Le voleur numéro quatre, incité à la prudence par l'exemple de ses trois prédécesseurs, avait tout le loisir nécessaire pour prendre ses précautions.

Le jeudi, il s'installa dans un petit café de Garches, commune voisine de Saint-Cloud, le café des Sports, d'où, toute la journée, il rayonna aux environs, à Ville-d'Avray, à Marnes-la-Coquette, à Sèvres.

Il revint dîner au café des Sports, en face de la station de Garches, sur la grand-route de Saint-Cloud à Vaucresson.

À neuf heures, il fut surpris par l'arrivée inopinée de l'inspecteur principal Hédouin, qui lui dit :

« Enfin, je vous cherche depuis ce matin dans la région. Le directeur est furieux après vous. Vous ne donnez plus signe de vie. Que diable, on téléphone ! Où en êtes-vous ? Savez-vous quelque chose ?

– Et vous ? murmura doucement Victor.

– Rien. »

Victor commanda deux consommations, but à gorgées lentes un verre de curaçao, et formula :

« La dame Chassain a un amant. »

Hédouin sursauta.

« Vous êtes fou ! avec la gueule qu'elle a !

– La mère et la fille, qui font tous les dimanches de grandes promenades à pied, ont été rencontrées l'avant-dernier dimanche d'avril, dans les bois de Fausses-Reposes, en compagnie d'un monsieur. Huit jours plus tard, c'est-à-dire il y a deux semaines, on les a vus tous trois, du côté de Vaucresson, en train de goûter au pied d'un arbre. C'est un sieur Lescot, qui occupe, au-dessus de Garches, non loin des bois de Saint-Cucufa, un pavillon appelé La Bicoque. J'ai pu le voir, par-dessus la haie de son jardin. Cinquante-cinq ans. Chétif. Barbiche grise.

– Comme renseignements, c'est maigre.

– Un de ses voisins, le sieur Vaillant, employé à la gare, peut seul m'en donner d'autres plus précis. Il a été ce soir conduire sa femme à Versailles, près d'un parent malade. Je l'attends. »

Ils attendirent des heures, sans parler, Victor n'étant jamais d'humeur communicative. Il s'endormit même. Hédouin fumait nerveusement des cigarettes.

Enfin, à minuit et demi, survint l'employé de la gare, qui s'écria aussitôt :

« Le père Lescot, si je le connais ! Nous ne logeons pas à cent mètres l'un de l'autre. Un sauvage, qui ne s'occupe que de son jardin. Quelquefois, tard dans la soirée, il y a une dame qui se glisse dans son pavillon, où elle ne reste guère qu'une heure ou deux. Lui, il ne sort jamais, sauf le dimanche pour se promener, et un jour par semaine pour aller à Paris.

– Quel jour ?

– Généralement le lundi.

– Alors, lundi dernier ?...

– Il y a été, je me rappelle. C'est moi qui ai reçu son billet, au retour.

– À quelle heure ?

– Toujours le même train, qui arrive à Garches à six heures dix-neuf du soir. »

Un silence. Les deux policiers se regardèrent. Hédouin demanda :

« Vous l'avez vu, depuis ?

– Pas moi, mais ma femme, qui est porteuse de pain. Même qu'elle prétend que ces deux derniers soirs de mardi et de mercredi, tandis que j'étais de service...

– Elle prétend ?...

– Qu'on rôde autour de La Bicoque. Le père Lescot a un vieux roquet qui n'a pas cessé de grogner dans sa niche. Ma femme est sûre que c'était l'ombre d'un homme qui portait une casquette... une casquette grise.

– Elle n'a reconnu personne ?

– Si, elle croit bien...

– Votre femme est à Versailles, n'est-ce pas ?

– Jusqu'à demain. »

Sa déclaration terminée, Vaillant se retira. Au bout d'une ou deux minutes, l'inspecteur principal conclut :

« On ira rendre visite au père Lescot dès le début de la matinée. Sans quoi, nous risquons que le quatrième voleur soit volé.

– D'ici là...

– Allons faire le tour du pavillon. »

Ils marchèrent en silence, dans les voies désertes qui grimpent vers le plateau et suivirent une route bordée de petites villas. Une lumière

d'étoiles tombait d'un ciel pur. La nuit était tiède et paisible.

« C'est ici », dit Victor.

Il y eut d'abord une haie, puis un mur bas surmonté d'un grillage, à travers lequel, de l'autre côté d'une pelouse, on discernait un pavillon d'un seul étage où s'alignaient trois fenêtres.

« On croirait qu'il y a de la lumière, chuchota Victor.

– Oui, au premier, à la fenêtre du milieu. Les rideaux doivent être mal joints. »

Mais une autre clarté, plus vive, s'alluma sur la droite, s'éteignit, se ralluma.

« C'est bizarre, dit Victor, le chien n'aboie pas, malgré notre présence. Cependant, je distingue sa niche, là, tout près.

– On l'a peut-être estourbi.

– Qui ?

– Le rôdeur d'hier et d'avant-hier.

– Alors, c'est que le coup serait pour cette nuit... Faisons donc le tour du jardin... il y a une ruelle par derrière...

– Écoutez !... »

Victor prêta l'oreille.

« Oui... on a crié à l'intérieur. »

Et ce fut soudain d'autres cris, étouffés, mais nettement perceptibles, puis une détonation, qui devait venir de l'étage éclairé, et des cris encore.

D'un coup d'épaule, Victor renversa la grille d'entrée. Les deux hommes traversèrent la pelouse et franchirent le balcon d'une fenêtre qu'ils n'eurent qu'à pousser. Victor escalada le premier étage, sa lanterne électrique à la main.

Sur le palier, deux portes. Il ouvrit celle d'en face, et, à la lueur d'une lampe, aperçut un corps étendu qui semblait se convulser.

Un homme s'enfuyait par la pièce voisine. Il courut après lui, tandis que Hédouin surveillait la seconde porte du palier. De fait, le choc se produisit par là, entre l'homme et l'inspecteur principal. Mais, en passant dans la seconde pièce, Victor avisa une femme qui venait d'enjambrer une fenêtre, ouverte sur la façade postérieure du pavillon, et qui descendait, sans doute au moyen d'une échelle. Il lança sur elle un jet de sa lumière électrique et *reconnut la femme aux cheveux fauves du Ciné-Balthazar*. Il allait sauter à son tour, quand un appel de l'inspecteur principal l'arrêta. Et, tout de suite, une seconde détonation, et des plaintes...

Il arriva sur le palier pour soutenir Hédouin qui s'écroulait. L'homme qui avait tiré était déjà en bas de l'étage.